

394^e édition

HENRI BARBUSSE

L'ENFER

Édition définitive



ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, Rue Huyghens - PARIS (14^e)

L'ENFER

HENRI BARBUSSE

L'ENFER

ÉDITION DÉFINITIVE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

22, RUE HUYGHENS, 22

PARIS-XIV•

*Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

I

L'hôtesse, M^{me} Lemercier, me laissa seul dans ma chambre, après m'avoir rappelé en quelques mots tous les avantages matériels et moraux de la pension de famille Lemercier.

Je m'arrêtai, debout, en face de la glace, au milieu de cette chambre où j'allais habiter quelque temps. Je regardai la chambre et me regardai moi-même.

La pièce était grise et renfermait une odeur de poussière. Je vis deux chaises dont l'une supportait ma valise, deux fauteuils aux maigres épaules et à l'étoffe grasse, une table avec un dessus de laine verte, un tapis oriental dont l'arabesque, répétée sans cesse, cherchait à attirer les regards. Mais à ce moment du soir, ce tapis avait la couleur de la terre.

Tout cela m'était inconnu ; comme je connaissais tout cela, pourtant : ce lit de faux acajou, cette table de toilette, froide, cette disposition inévitable des meubles, et ce vide entre ces quatre murs...

*
* * *

La chambre est usée ; il semble qu'on y soit déjà infiniment venu. Depuis la porte jusqu'à la fenêtre, le tapis laisse voir la corde ; il a été piétiné, de jour

en jour, par une foule. Les moulures sont, à hauteur des mains, déformées, creusées, tremblées, et le marbre de la cheminée s'est adouci aux angles. Au contact des hommes, les choses s'effacent, avec une lenteur désespérante.

Elles s'obscurcissent aussi. Peu à peu, le plafond s'est assombri comme un ciel d'orage. Sur les panneaux blanchâtres et le papier rose, les endroits les plus touchés sont devenus noirs : le battant de la porte, le tour de la serrure peinte du placard et, à droite de la fenêtre, le mur, à la place où l'on tire les cordons des rideaux. Toute une humanité est passée ici comme de la fumée. Il n'y a que la fenêtre qui soit blanche.

...Et moi ? Moi, je suis un homme comme les autres, de même que ce soir est un soir comme les autres.

* * *

Depuis ce matin je voyage ; la hâte, les formalités, les bagages, le train, les souffles des diverses villes.

Un fauteuil est là ; j'y tombe ; tout devient plus tranquille et plus doux.

Ma venue définitive de province à Paris marque une grande phase dans ma vie. J'ai trouvé une situation dans une banque. Mes jours vont changer. C'est à cause de ce changement que, ce soir, je m'arrache à mes pensées courantes et que je pense à moi.

J'ai trente ans ; ils sonneront le premier jour du mois prochain. J'ai perdu mon père et ma mère il y a dix-huit ou vingt ans. L'événement est si lointain qu'il est insignifiant. Je ne me suis pas marié ; je n'ai

pas d'enfants et n'en aurai pas. Il y a des moments où cela me trouble : lorsque je réfléchis qu'avec moi finira une lignée qui dure depuis l'humanité.

Suis-je heureux ? Oui ; je n'ai ni deuil, ni regrets, ni désir compliqué ; donc, je suis heureux. Je me souviens que, du temps où j'étais enfant, j'avais des illuminations de sentiments, des attendrissements mystiques, un amour maladif à m'enfermer en tête à tête avec mon passé. Je m'accordais à moi-même une importance exceptionnelle ; j'en arrivais à penser que j'étais plus qu'un autre ! Mais tout cela s'est peu à peu noyé dans le néant positif des jours.

* * *

Me voici maintenant.

Je me penche de mon fauteuil pour être plus près de la glace, et je me regarde bien.

Plutôt petit, l'air réservé (quoique je sois exubérant à mes heures) ; la mise très correcte ; il n'y a, dans mon personnage extérieur, rien à reprendre, rien à remarquer.

Je considère de près mes yeux qui sont verts, et qu'on dit généralement noirs, par une aberration inexplicable.

Je crois confusément à beaucoup de choses ; par-dessus tout, à l'existence de Dieu, sinon aux dogmes de la religion ; celle-ci présente cependant des avantages pour les humbles et les femmes, qui ont un cerveau moindre que celui des hommes.

Quant aux discussions philosophiques, je pense qu'elles sont absolument vaines. On ne peut rien

contrôler, rien vérifier. La vérité, qu'est-ce que cela veut dire ?.

J'ai le sens du bien et du mal ; je ne commettrais pas d'indélicatesse, même certain de l'impunité. Je ne saurais non plus admettre la moindre exagération en quoi que ce soit.

Si chacun était comme moi, tout irait bien.

* * *

Il est déjà tard. Je ne ferai plus rien aujourd'hui. Je reste assis là, dans le jour perdu, vis-à-vis du coin de la glace. J'aperçois, dans le décor que la pénombre commence à envahir, le modelé de mon front, l'ovale de mon visage et, sous ma paupière clignante, mon regard par lequel j'entre en moi comme dans un tombeau.

La fatigue, le temps morne (j'entends de la pluie dans le soir), l'ombre qui augmente ma solitude et m'agrandit malgré tous mes efforts, et puis quelque chose d'autre, je ne sais quoi, m'attristent. Cela m'ennuie d'être triste. Je me secoue. Qu'y a-t-il donc ? Il n'y a rien. Il n'y a que moi.

* * *

Je ne suis pas seul dans la vie comme je suis seul ce soir. L'amour a pris pour moi la figure et les gestes de ma petite Josette. Il y a longtemps que nous sommes ensemble ; il y a longtemps que, dans l'arrière-boutique de la maison de modes où elle travaille à Tours, voyant qu'elle me souriait avec une persis-

tance singulière, je lui ai saisi la tête et l'ai embrassée sur la bouche, — et ai trouvé brusquement que je l'aimais.

Je ne me rappelle plus bien maintenant le bonheur étrange que nous avons à nous déshabiller. Il y a, il est vrai, des moments où je la désire aussi follement que la première fois ; c'est surtout quand elle n'est pas là. Quand elle est là, il y a des moments où elle me dégoûte.

Nous nous retrouverons là-bas, aux vacances. Les jours où nous nous reverrons avant de mourir, nous pourrions les compter... si nous osions.

Mourir ! L'idée de la mort est décidément la plus importante de toutes les idées.

Je mourrai un jour. Y ai-je jamais pensé ? Je cherche. Non, je n'y ai jamais pensé. Je ne peux pas. On ne peut pas plus regarder face à face la destinée que le soleil, et pourtant, elle est grise.

Et le soir vient comme viendront tous les soirs, jusqu'à celui qui sera trop grand.

* * *

Mais voilà que, tout d'un coup, je me suis dressé, chancelant, dans un grand battement de mon cœur comme dans un battement d'ailes...

Quoi donc ? Dans la rue, un son de cor a éclaté, un air de chasse... Apparemment, quelque piqueur de grande maison, debout près d'un comptoir de cabaret, les joues gonflées, la bouche impétueusement serrée, l'air féroce, émerveille et fait taire l'assistance,

Mais ce n'est pas seulement cela, cette fanfare qui retentit dans les pierres de la ville... Quand j'étais petit, à la campagne où j'ai été élevé, j'entendais cette sonnerie, au loin, sur les chemins des bois et du château. Le même air, la même chose exactement ; comment cela peut-il être si infiniment pareil ?

Et malgré moi, ma main est venue sur mon cœur avec un geste lent et tremblant.

Autrefois... aujourd'hui... ma vie... mon cœur... moi ! Je pense à tout cela, tout d'un coup, sans raison, comme si j'étais devenu fou.

* * *

...Depuis autrefois, depuis toujours, qu'ai-je fait de moi ? Rien, et je suis déjà sur la pente. Ah ! parce que ce refrain m'a rappelé le temps passé, il me semble que c'est fini de moi, que je n'ai pas vécu, et j'ai envie d'une espèce de paradis perdu.

Mais, j'aurai beau supplier, j'aurai beau me révolter, il n'y aura plus rien pour moi ; je ne serai, désormais, ni heureux, ni malheureux. Je ne peux pas ressusciter. Je vieillirai aussi tranquille que je le suis aujourd'hui dans cette chambre où tant d'êtres ont laissé leur trace, où aucun être n'a laissé la sienne.

Cette chambre, on la retrouve à chaque pas. C'est la chambre de tout le monde. On croit qu'elle est fermée, non : elle est ouverte aux quatre vents de l'espace. Elle est perdue au milieu des chambres semblables, comme de la lumière dans le ciel, comme un jour dans les jours, comme moi partout.

Moi, moi ! Je ne vois plus maintenant que la pâleur

de ma figure, aux orbites profondes, enterrée dans le soir, et ma bouche pleine d'un silence qui doucement, mais sûrement, m'étouffe et m'ancantit.

Je me soulève sur mon coude comme sur un moignon d'aile. Je voudrais qu'il m'arrivât quelque chose d'infini !

* * *

Je n'ai pas de génie, de mission à remplir, de grand cœur à donner. Je n'ai rien et je ne mérite rien. Mais je voudrais, malgré tout, une sorte de récompense...

De l'amour ; je rêve une idylle inouïe, unique, avec une femme loin de laquelle j'ai jusqu'ici perdu tout mon temps, dont je ne vois pas les traits, mais dont je me figure l'ombre, à côté de la mienne. sur la route.

De l'infini, du nouveau ! Un voyage, un voyage extraordinaire où me jeter, où me multiplier. Des départs luxueux et affairés au milieu de l'empressement des humbles, des poses lentes dans des wagons roulant de toute leur force comme le tonnerre, parmi les paysages échevelés et les cités brusquement grandissantes comme du vent.

Des bateaux, des mâts, des manœuvres commandées en langues barbares, des débarquements sur des quais d'or, puis des faces exotiques et curieuses au soleil, et, vertigineusement ressemblants, des monuments dont on connaissait les images et qui, à ce qu'il semble dans l'orgueil du voyage, sont venus près de vous.

Mon cerveau est vide ; mon cœur est tari ; je n'ai personne qui m'entoure, je n'ai jamais rien trouvé, pas même un ami ; je suis un pauvre homme échoué pour un jour sur le plancher d'une chambre d'hôtel où tout le monde vient, d'où tout le monde s'en va, et pourtant, je voudrais de la gloire ! De la gloire mêlée à moi comme une étonnante et merveilleuse blessure que je sentirais et dont tous parleraient ; je voudrais une foule où je serais le premier, acclamé par mon nom comme par un cri nouveau sous la face du ciel.

Mais je sens retomber ma grandeur. Mon imagination puérile joue en vain avec ces images démesurées. Il n'y a rien pour moi : il n'y a que moi, qui, dépouillé par le soir, monte comme un cri.

L'heure m'a rendu presque aveugle. Je me devine dans la glace plus que je ne me vois. Je vois ma faiblesse et ma captivité. Je tends en avant, du côté de la fenêtre, mes mains aux doigts tendus, mes mains, avec leur aspect de choses déchirées. De mon coin d'ombre, je lève ma figure jusqu'au ciel. Je m'affaisse en arrière et m'appuie sur le lit, ce grand objet qui a une vague forme vivante, comme un mort. Mon Dieu, je suis perdu. Ayez pitié de moi ! Je me croyais sage et content de mon sort ; je disais que j'étais exempt de l'instinct du vol ; hélas, hélas, ce n'est pas vrai, puisque je voudrais prendre tout ce qui n'est pas à moi.

II

Le son du cor a cessé depuis longtemps. La rue, les maisons, se sont calmées. Silence. Je passe ma main sur mon front. Cet accès d'attendrissement est fini. Tant mieux. Je reprends mon équilibre par un effort de volonté.

Je m'assois à ma table, et tire de ma serviette qu'on y a déposée, des papiers. Il faut les lire, les ranger.

Quelque chose m'aiguillonne ; je vais gagner un peu d'argent. Je pourrai en envoyer à ma tante, qui m'a élevé et qui m'attend toujours dans la salle basse où, l'après-midi, le bruit de sa machine à coudre est monotone et tuant comme celui d'une horloge, et où, le soir, auprès d'elle, il y a une lampe qui, je ne sais pourquoi, lui ressemble.

Les papiers... Les éléments du rapport qui doit faire juger de mes aptitudes, et rendre définitive mon admission dans la banque Berton... M. Berton, celui qui peut tout pour moi, qui n'a qu'un mot à dire, M. Berton, le dieu de ma vie actuelle...

Je m'apprête à allumer la lampe. Je frotte une allumette. Elle ne prend pas, le phosphore s'écaille, elle se casse. Je la jette, et, un peu las, j'attends...

Alors j'entends un chant murmuré tout près de mon oreille.

Il me semble que quelqu'un, penché sur mon épaule, chante pour moi, pour moi seul, confidentiellement.

Ah ! une hallucination... Voilà que j'ai le cerveau malade... C'est la punition d'avoir trop pensé tout à l'heure.

Je suis debout, la main crispée sur le bord de la table, étreint par une impression de surnaturel ; je flaire au hasard, la paupière battante, attentif et soupçonneux.

Le chantonnement est là, toujours ; je ne m'en débarrasse pas. Ma tête se tourne... Il vient de la chambre d'à côté... Pourquoi est-il si pur, si étrangement proche, pourquoi me touche-t-il ainsi ? Je regarde le mur qui me sépare de la chambre voisine, et j'étouffe un cri de surprise.

En haut, près du plafond, au-dessus de la porte condamnée, il y a une lumière scintillante. Le chant tombe de cette étoile.

La cloison est trouée là, et par ce trou, la lumière de la chambre voisine vient dans la nuit de la mienne.

Je monte sur mon lit. Je m'y dresse, les mains au mur, j'atteins le trou avec ma figure. Une boiserie pourrie, deux briques disjointes ; du plâtre s'est détaché ; une ouverture se présente à mes yeux, large comme la main, mais invisible d'en bas, à cause des moulures.

Je regarde... je vois... La chambre voisine s'offre à moi, toute nue.

Elle s'étend devant moi, cette chambre qui n'est pas à moi... La voix qui chantait s'en est allée ; ce départ a laissé la porte ouverte, presque encore remuante. Il n'y a dans la chambre qu'une bougie allumée qui tremble sur la cheminée.

Dans le lointain, la table semble une île. Les meu-